

COMPTE-RENDU, concert. VERBIER FESTIVAL, le 22 juillet 2019. ARCADI VOLODOS, piano. Schubert, Rachmaninoff, Scriabine.

COMPTE-RENDU, concert. COMPTE-RENDU, concert. VERBIER FESTIVAL, le 22 juillet 2019. ARCADI VOLODOS, piano. Schubert, Rachmaninoff, Scriabine. Le 22 juillet à Verbier: ciel limpide et bleu où flottent quelques beaux nuages. Temps idéal pour prendre la télécabine et monter là-haut, à 2300 mètres, et marcher sur le chemin de la Chaux qui domine les Combins. Là-haut le silence et l'air léger ne font qu'un. Un babillage d'oiseau, le frôlement d'un frelon, l'infime souffle de la brise: un silence nourri de vie et de paix. Du haut des Ruinettes, on aperçoit l'église. Dans l'église, il y aura tout à l'heure la musique, comme chaque soir. Mais ce soir, il y aura aussi le silence : Arcadi Volodos en sera l'artisan et le poète.

ARCADI VOLODOS SUR LES CIMES DU SILENCE



Bientôt vingt heures: le public se presse dans l'église. Les lumières s'éteignent; au-dessus de la scène, seulement une « douche » en veilleuse. L'ombre d'Arcadi Volodos se dirige vers le piano. Est-ce bien lui? Impossible de lire son

visage...Va-t-il pouvoir jouer ainsi, dans le noir? Les interrogations s'évanouissent rapidement. L'accord de mi majeur et les arpèges de **la première sonate D 157 de Schubert** surgissent de la pénombre. (Volodos est l'un des rares pianistes à jouer cette sonate en concert, qu'il a enregistrée il y a quelques années). Il n'y a rien à voir, semble-t-il nous dire, surtout pas lui, mais tout est à écouter: la lumière jaillit des notes, de la musique de Schubert, de la radieuse humeur de cette sonate si légère et limpide comme l'air de la montagne! On les attendait secrètement: voici ses légendaires pianissimi; ils arrivent sur un tapis de velours, et le piano chante doucement, nous fredonne à l'oreille. L'andante est fait de trois fois rien dont certains pianistes ne tireraient rien, pas Volodos. Lui, il nous arrache des larmes avec rien, avec trois accords, et surtout avec le silence: il le met au cœur-même des notes, il en fait l'essence de la musique. Pour autant il bâtit, il conduit les phrases, il nous dit: « venez par ici avec moi, pardon, avec Schubert! ». Quel que soit le tempo, Volodos, musicien-magicien, a ce don exceptionnel de savoir jouer de l'illusion: comment agit-il sur la touche pour produire cette longueur de son miraculeuse? Il semble dans le déni du piano et de sa mécanique, ignore les marteaux, le métal des cordes. Lorsque le commun des pianistes pense: « c'est impossible, le piano ne le permet pas », lui le fait. Et il serait vain de vouloir percer son secret. Car c'est ainsi qu'il nous touche, au plus intime de nous-même, avec cet andante de Schubert. Il habille d'une fougue beethovenienne le menuetto allegro vivace qui termine la sonate, mais dans la promptitude du rebond de ses

doigts sur le clavier, qui donne un air de danse allemande au trio central. L'émotion ira crescendo avec **les six Moments musicaux D 780 de Schubert**. Du premier « Moderato » où il semble accrocher les notes à un fil de soie, doucement interrogatif, au dernier « Allegretto », dramatique et impérieux, en passant par le bouleversant et inoubliable « Andantino », l'« Allegretto moderato » moins hongrois qu'il n'est de coutume, et l'« Allegro vivace » au rythme obsessionnel d'une chevauchée préfigurant Erlkönig, Volodos nous place avec Schubert, en face de notre propre intériorité, de notre propre humanité, et pour cela aussi s'efface de notre vue, s'efface tout court, en humble passeur de la musique.

La deuxième partie est russe, avec Rachmaninoff d'abord. Le son d'airain du premier accord du Prélude opus 3 n°2 ébranle l'église et nous saisit. Volodos sait aussi bien timbrer les forte, les graves, sans les alourdir ni les rendre durs. Les accords sont pleins et longs, sublimés par une pédale mise à bon escient, le chant de la main gauche est magnifique de profondeur et de noblesse. Le Prélude opus 23 n°10 commence à pas doucement feutrés dans la beauté des timbres, puis s'épanouit dans la clarté des accords arpégés, et finit sur deux accords comme sur deux mots de tendresse. Le Prélude opus 32 n°10 par son rythme et la profonde mélancolie de ses harmonies vient, au début, en écho au second moment musical de Schubert, comme une fausse réminiscence. Mais l'éclairage change, s'assombrit, et Volodos fait sonner les graves comme des glas, soutient encore dans une longueur de son impressionnante le crescendo de la ligne forte puis fortissimo. C'est par un imperceptible amorti avant l'« attaque », qu'il obtient cette expansion du son, ronde et large, à laquelle il laisse tout son espace, d'où s'échappent les pianissimi évanescents de la main droite, dont on n'entend plus les notes, mais le mouvement d'un voile. Puis Volodos semble improviser la Romance opus 21 n°7 (arrangement de son cru), qui charme par son romantisme délicat, et enchaîne l'hispanisante Sérénade opus 3 n°5 subtilement accentuée. Le

tour d'horizon Rachmaninoff s'achève avec l'Étude-tableau opus 33 n° 3, dont il révèle le miracle: quels silences, quels beaux timbres, quel sentiment de paix à son écoute, d'une paix que rien ne pourrait atteindre!

Elle nous conduit tout droit à **Scriabine** : à nouveau six pièces, avec l'impalpable Mazurka opus 25 n°3 faite de rien, Caresse dansée opus 57 n°2 dans son halo de pédale, énigmatique comme un rêve, Énigme opus 52 n°2, spirituel et insaisissable, la fantasmagorie de Flammes sombres opus 73 n°2, l'onirique Guirlandes opus 73 n°1 où la musique semble se dissoudre dans la poudre de ppp incroyablement doux. Le récital culmine avec Vers la flamme opus 72: le musicien nous fait entrer dans le brasier de ses trilles, trémolos et accords incandescents, emplit l'église de son éblouissante et vertigineuse densité. Nous vivons avec lui sa vibration ultime, puissante, concentrée, à son paroxysme, sur des cimes plus hautes que les pics contemplés auparavant. Quelle expérience! Enfin la lumière rétablie éclaire le visage du pianiste: Schubert, Rachmaninoff, Scriabine étaient là ce soir. Volodos aussi, bel et bien. La douceur de son sourire et les étoiles de ses yeux nous l'affirment!

Crédit photo: © Marco Borggreve

**COMPTE-RENDU, critique,
concert. VERBIER festival**

2019, le 21 juil 2019. S BABAYAN, D TRIFONOV, pianos. Shchedrin, Schumann, ...

COMPTE-RENDU, CONCERT. VERBIER FESTIVAL 2019, le 21 juil 2019.
VERBIER CHAMBER ORCHESTRA, GÁBOR TAKÁCS-NAGY, direction /
LAWRENCE POWER, alto / SERGEI BABAYAN et DANIIL TRIFONOV,
pianos. Shchedrin, Schumann, Bach, Mozart.

La salle des Combins à Verbier est ce que l'on appelle une structure éphémère, pouvant accueillir 1800 personnes. Elle est spécialement montée et équipée pour abriter les grandes formations le temps du festival. Le 21 juillet, le **Verbier Festival Chamber**



Orchestra dirigé par son chef hongrois **Gábor Takács-Nagy** partageait sa scène avec l'altiste Lawrence Power et les pianistes **Sergei Babayan** et **Daniil Trifonov** dans un programme des grands soirs, apprécié des habitués du prestigieux festival.

BABAYAN ET TRIFONOV : ENTRE PÈRE ET FILS

Prologue.

Le Concerto Dolce pour alto, orchestre à cordes et harpe, du compositeur **Rodion Shchedrin** (1932) est une composition de 1997 en un seul mouvement. Il met en valeur l'alto dans un

ambitus large. Lawrence Power interprète avec une grande force expressive et une maîtrise totale cette œuvre qui se situe à la lisière de la modernité, imprégnée en profondeur d'un classicisme assumé. C'est sans faillir qu'il soutient fermement de son archet les lignes mélodiques parfois interminables, dont il traduit le sentiment mélancolique, les slaves états d'âme, et en accentue les accès douloureux, perçant par moments l'extrême aigu de l'instrument avec une justesse parfaite, accompagné d'un orchestre dirigé avec grande méticulosité.

Interlude.

L'Andante et variations pour deux pianos opus 46 de Schumann est rarement joué en concert et c'est une chance de l'entendre ici, qui plus est par deux musiciens dont la complicité ne fait aucun doute, celle du maître **Sergei Babayan**, et de son élève surdoué et inspiré, **Daniil Trifonov**. On perçoit sur le visage de Babayan cette bonté bienveillante, cette paisible douceur qui baigne aussi son jeu, et Trifonov, loin de vouloir tuer le père, d'une respectueuse et attentive docilité, se fond dans le moule de tendresse façonné par son maître, et s'accorde avec lui pour nous en dire au creux de l'oreille toutes ses confidences. Cela donne un délicat bijou musical dont on cède au charme sans résistance, un moment de pure grâce.

Bach, le père, et l'enfant Mozart.

L'orchestre se joint au duo pianistique dans **le Concerto pour deux claviers BWV 1062 de J.S. Bach**. Les deux musiciens entissent inlassablement l'étoffe avec cette même complicité et jalonnent des reprises alternées de leurs traits le flux continu de l'œuvre, dans un unique mouvement dynamique. Puis quel délicieux moment avec l'andante joué sans empressement, ni lenteur néanmoins, dans un phrasé enveloppant, tout en rondeur et en douceur! Le dernier mouvement allegro assai suit dans une réjouissante énergie soutenue avec légèreté par l'orchestre: ici la différence de jeu des deux pianistes point

un peu plus, Babayan colorant le sien à l'articulation nette, en ourlant davantage les lignes mélodiques, Trifonov se situant dans une abstraction analytique, marquant davantage les appuis. En deuxième partie, autre concerto pour deux pianos, celui en mi bémol majeur K 365 que Mozart composa en 1779 pour sa sœur et lui-même. Babayan et Trifonov prennent un plaisir commun non dissimulé à partager l'innocence de ces pages, à y mettre leur cœur d'enfant, Trifonov avec une simplicité confondante, l'air de ne pas y toucher, Babayan dans un surcroît de lumineuse tendresse.

Épilogue.

Quoi de mieux que Mozart après Mozart? Le public demande un bis: Babayan déplace sa banquette pour cette fois partager humblement le clavier de son élève. **La Sonate pour piano à quatre mains en ut majeur KV 381** clôt le concert, et ravit définitivement le cœur de l'auditoire heureux. Les notes de cette belle soirée continueront de vibrer dans nos mémoires, comme celles de ces harmonieuses et radieuses retrouvailles, celles d'un élève reconnaissant et de son maître récompensé.

Illustrations : © Lucien Grandjean

COMPTE-RENDU,

CRITIQUE,

RÉCITAL PIANO. FESTIVAL DE VERBIER, le 20 juil 2019. DANIIL TRIFONOV, piano, Berg,... Ligeti

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, VERBIER FESTIVAL, 20 juillet 2019. Berg, Prokofiev, Bartók, Copland, Messiaen, Ligeti, Stockhausen, Adams, Corigliano. Le Verbier Festival (Suisse) qui s'achèvera le 3 août propose sur ses hauteurs une immersion musicale de haut vol, avec les plus prestigieux interprètes. Fort de sa renommée, il sait oser des programmes qui sortent des sentiers battus. Le 20 juillet, le pianiste **Daniil Trifonov**, Premier Prix et Grand Prix du concours Tchaïkovski, donnait un récital peu banal à l'église de Verbier, enchaînant des œuvres du vingtième siècle et contemporaines.

Construire un programme de récital requiert une réflexion en profondeur que bien des musiciens escamotent, se contentant parfois d'une œuvre phare, ou deux, enrobée de quelques pièces de leur répertoire pourvu que les tonalités s'accordent dans leur succession, gage d'impression d'unité. Ce n'est pas le cas de Daniil Trifonov dont les programmes sont toujours soigneusement et intelligemment conçus. Quelle hardiesse dans celui de ce soir! Il faut sacrément de l'aplomb pour imposer aux oreilles mélomanes des pièces qui s'éloignent de la séduction mélodique « classique » et du si familier et confortable langage tonal, pour conquérir un public avec un répertoire qui bouscule, étonne, percute, déroute, et plane parfois dans des sphères à l'indicible mystère.

DANIIL TRIFONOV: DE L'ÉNERGIE ET LA CONTEMPLATION AU PIANO PRÉDICATEUR



Daniil Trifonov arrive, ses partitions sous le bras, chaussé maintenant de lunettes, avec une allure d'étudiant qui viendrait soutenir une thèse. Il glisse en douceur dans le clavier du grand Steinway les premiers intervalles de la Sonate opus 1 d'**Alban Berg** (créée en 1910). Voici enfin un interprète qui n'en donne pas une version expressionniste ni déchirée! Il semble en chérir chaque note, les laisse éclore avec tendresse, dessine les contours complexes de sa polyphonie et de ses chromatismes avec une ultra sensibilité, prend le temps voluptueux de ses moments de relâchement, culmine dans les quadruples fortissimi sans dureté mais dans l'ardeur empressée d'un lyrisme passionné. Quelle sensualité! il semble s'émerveiller de chaque note, de chaque micro-

inflexion, de chaque entrelacement, dont il invente le mouvement sublime en même temps qu'il le joue, s'enthousiasme de ses élans, baigne de profonde plénitude les toutes dernières notes d'un si mineur enfin résolu. Le ton change avec *Sarcasmes* opus 17 de **Sergeï Prokofiev** (1912-14), percussifs et à l'énergie décapante. Le compositeur commentait ce recueil de cinq pièces par ces mots: « il nous arrive parfois de rire cruellement de quelqu'un, mais quand nous y regardons de plus près, nous voyons combien est pitoyable et malheureuse la chose dont nous avons ri. Alors nous commençons à nous sentir mal à l'aise... ». Trifonov maître dans la tenue rythmique et la précision de l'articulation, comme dans la conduite dynamique de ces pièces, trouve dans leurs sonorités contrastées leur ton féroce ment moqueur, voir malfaisant, incarne une monstruosité, prenant une attitude de gnome, les bras arqués, courbé sur le piano, l'œil noir. « Szabadban » (En plein air) est une suite de cinq pièces de **Béla Bartók** composée en 1926. L'énergie d' *Avec tambours et fifres* (première pièce) s'enchaîne parfaitement avec la musique de Prokofiev, et introduit un univers où des esquisses de danses traditionnelles savamment accentuées (*Musettes*) croisent des mélodies qui apparaissent dans un halo de mystère à l'atmosphère contemplative (*Musiques nocturnes*). Le pianiste dévoile une palette de timbres d'une finesse à peine pensable, dans un contrôle absolu du son, pesant chaque note, écoutant chaque résonance, donnant profondeur aux plus doux pianissimi. *Musiques Nocturnes* prend un tour métaphysique mêlant aux unissons joués comme des antiennes le chant délicat d'un rossignol imaginaire. Trifonov nous transporte hors du monde dans ce moment de grâce, puis nous plaque au sol avec l'énergie tellurique de « *la Chasse* » (cinquième pièce). Le voyage mystique se poursuit avec les sombres *Variations pour piano* d'**Aaron Copland** (1930): Trifonov y fait sonner le piano avec force mais sans rudesse, met du poids, fait éclater les dissonances, les adoucit, allège, raréfie, serre les cellules rythmiques dans une énergie frénétique, introduit des cloches à toute volée, plaque de grands accords larges et dissonants

qui annoncent Messiaen. C'est grandiose. Justement, des Vingt Regards sur l'Enfant-Jésus (1944) d'**Olivier Messiaen**, Il joue le Baiser de l'Enfant-Jésus (15ème), d'une douceur désarmante, d'une prodigieuse longueur de son sous ses trilles bavards et lumineux, très lisztien, façon ascensionnelle de conclure une première partie de concert fascinante!

Sous le signe de l'énergie et de la contemplation, Trifonov poursuit le concert avec Musica Ricercata (I à IV) de **György Ligeti** (1953-54): une perfection de précision, de clarté, dans une progression dynamique telle que l'énergie semble se régénérer au fur et à mesure de l'interprétation. Elle conduit à l'abstraction des accords répétés du Klavierstück IX de **Karlheinz Stockhausen**, achevé en 1960. Le pianiste crée ici un univers en trois dimensions, de résonances et de silences, et parvient à produire une sensation de continuité, si difficile à réaliser dans l'écartèlement des registres et l'étirement rythmique, voire l'absence de rythmicité, libérant les harmoniques dans une pureté sonore absolue. A ce moment on prend conscience d'un impressionnant silence, celui du public captivé, dont l'attention et la concentration sont à leur comble. Le pianiste se garde bien de le sortir de cet état méditatif, avec la douceur hypnotique de China Gates de **John Adams**, d'une égalité impeccable, imperceptiblement kaléidoscopique, irréel de beauté stellaire! Rien ne vient troubler ce prodige, qui abolit le temps et procure un sentiment de béatitude. La répétition, l'ostinato semblant le fil conducteur de cette partie de concert, Trifonov donne pour finir, la Fantasia on an Ostinato de **John Corigliano** (1985). Cette œuvre, commande du concours Van Cliburn, créée par Barry Douglas, repose sur un ostinato sur lequel elle est bâtie en arche géante. Elle fait référence explicitement par ses citations au second mouvement de la septième Symphonie de Beethoven. Le pianiste l'interprète avec une profondeur hors du commun, et nous plonge dans son monde métaphysique et extatique, à des années lumières de notre vulgaire et terrestre condition, avant d'accrocher au ciel comme une nuée

de chants d'oiseaux. On reste subjugué. Comment sortir indemne de ce concert? Daniil Trifonov nous aura donné à vivre une expérience au-delà même de la musique, nous aura conduits quelque part dans de lointaines sphères, là où tout n'est qu'harmonie et beauté. 4'33 de silence (**Cage**) s'imposèrent ensuite.

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, VERBIER FESTIVAL, 20 juillet 2019. Berg, Prokofiev, Bartók, Copland, Messiaen, Ligeti, Stockhausen, Adams, Corigliano. Illustration : © Nicolas Brodard / Festival de Verbier